

Smith, un artiste en transe

Aux Rencontres d'Arles, le plasticien partage sa nostalgie du cosmos dans la poétique exposition « Désidération »

RENCONTRE
ARLES (BOUCHES-DU-RHÔNE) -
envoyée spéciale

L'appareil photo préféré de Smith est une caméra thermique. Parce qu'elle ne capte pas l'image superficielle des gens, mais un halo de chaleur, un rayonnement, quasi une aura. « Avec elle, j'ai davantage l'impression de voir le monde tel qu'il est. Alors qu'avec mes yeux je ne vois que les frontières entre les êtres », explique l'artiste français. Il reçoit sans chichis, la voix douce et les mots précis, dans l'appartement arlésien qu'il partage avec la comédienne et productrice Nadège Piton et son garde du corps miniature, un chien sans poils nommé Pyrocine.

Ces images thermiques, aux couleurs à la fois chaudes et surréelles, sont nombreuses dans l'exposition « Désidération », qu'il présente aux Rencontres de la photographie d'Arles, dans l'espace du Monoprix : parmi ces fantômes chaleureux, on croise ses amis, son chien ou une météorite, celle que le peintre Albrecht Dürer a raconté avoir vue tomber sur la Terre en 1492. « C'est une pierre, elle devrait être noire sur l'image, note Smith, mais, avant de la photographier, je l'ai manipulée, donc elle apparaît en couleurs. »

Installation planante

L'artiste, fasciné depuis toujours par ces objets célestes, montre dans une vitrine sa propre collection – à l'exception du morceau qu'il a implanté directement sous son bras, dans une capsule en titane, pour faire littéralement corps avec le cosmos.

Après ses expérimentations artistiques sur les biotechnologies, la matérialité du genre ou l'invisible, c'est donc vers l'espace que se tourne aujourd'hui le plasticien, dont la silhouette indéterminée, non binaire, orne l'affiche du festival. Croisant science-fiction, musique, science et poésie, l'installation immersive et planante est une invitation au voyage imaginaire, entre les chutes de météorites, les débris de lune, les ruines de navette spatiale et la voix de prêtresses contemporaines.

Mais, contrairement aux apparences, cette course aux étoiles se veut enracinée sur Terre. « On voit toujours l'espace comme un au-delà lointain, mais on est en plein dedans, insiste le photographe. C'est depuis la Terre qu'il faut penser le cosmos, pas en y allant, comme le font Jeff Bezos ou Elon Musk. Et pas non plus avec des satellites qui éteignent le ciel juste pour nous apporter la 5G ! »

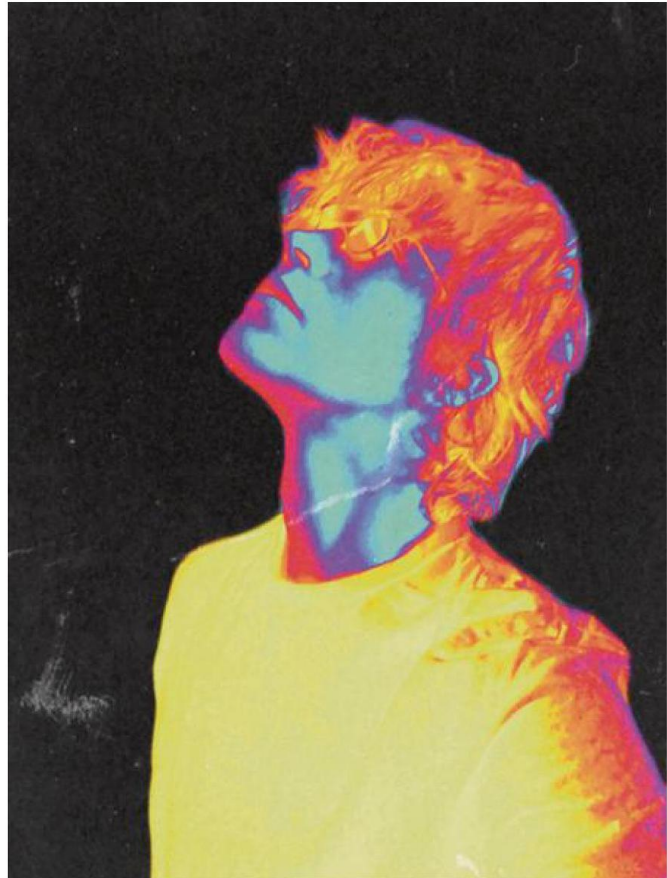
Tout ce récit aux accents techno-mystico-écologiques, où interviennent des artistes de différents champs, est né il y a quatre ans sur une intuition : un sentiment mélancolique intense, sorte de vertige métaphysique, saisissait le créateur à chaque fois qu'il plongeait son regard dans le ciel étoilé. « L'astrophysicien Jean-Philippe Uzan m'a dit qu'il ressentait la même chose. On a donné à ce phénomène le nom de « désidération », en partant de l'étymologie latine de « sidération », qui se rapporte à l'absence des étoiles. La « désidération », c'est donc l'appel du cosmos original : à la fois la tristesse liée à la perte des étoiles et le désir d'y retourner.

Pendant plusieurs années, cette quête astrale a réuni « tous ceux qui sont concernés par le cosmos » : astronautes (Jean-François Clavier), chasseurs de météorites (Luc Laemle), philosophes (Paul B. Preciado), mais aussi artistes ou chamans, pour une série de conférences, de débats et de performances, donnés dans plusieurs lieux d'art. « Je suis nostalgique du Moyen Âge, où il n'y avait pas de barrière étanche entre les savoirs », dit en soupirant l'indiscipliné qui, après un cursus à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et à la Sorbonne, rédige actuellement une thèse de philosophie sur les identités parallèles, les existences alternatives, à cheval entre réalité et fiction.

L'exposition à Arles, « polycéphale » plutôt que collective, se veut l'aboutissement de cette recherche qui a produit des textes de réflexion et un lexique (parfois assez ésotériques), des images, des musiques, des écrits poétiques, sortant parfois de la bouche de personnages mythologiques créés pour l'occasion.

En ces temps d'urgence climatique, cette quête du cosmos origi-

« Autoportrait »
(2021), SMITH



nel sonne comme un avertissement face au désastre écologique. Smith plaiderait-il pour un retour à la nature ? « Non, l'idée n'est pas de quitter la civilisation et de revenir en arrière, insiste l'artiste. Nous sommes tous dans la société, c'est là où nous habitons, avec nos contradictions. La question, c'est de trouver une autre façon d'être au monde. »

Autre état de conscience

L'invocation d'un au-delà cosmique, les rituels et les incantations des êtres « désidérés » au bord des cratères de météorites posent aussi la question d'une possible transcendance – un thème peu à la mode chez les artistes contemporains. « Je ne suis pas religieux, assure Smith, mais je m'intéresse à une forme de spiri-

tualité de la matière. Tant pis si ce que je dis fait mystico-hippie ! »

Plus que la transcendance, c'est d'ailleurs la transe – avec ou sans « e » final – qu'explore depuis longtemps le photographe. La transe comme un moyen d'arriver à un autre état de conscience : « Il y a bien d'autres manières pour le cerveau de fonctionner que l'état de veille. L'hypnose, la méditation, le délire, la prise de substances le permettent... Pour moi, le rapport à la transe s'est fait dans les soirées techno à Berlin, à 18 ans : je ne prenais ni drogue ni alcool, j'y accédais juste par la force de la musique, du groupe. C'est une expérience qui donne l'intuition d'une coïncidence, d'une communauté, d'une identité. »

Mais la transe aussi comme « transition », « passage », ou

Croisant science-fiction, musique, science et poésie, l'installation est une invitation au voyage imaginaire

« voyage » – élément essentiel pour Smith, qui a changé de genre et de nom, refusant pourtant qu'on lise son travail à cette seule aune. Il a gardé comme nom d'artiste son patronyme d'origine, qui sonne comme une indétermination. « Dans "trance", il y a l'idée d'une traversée, mais elle peut être permanente », souligne celui qui

aime à s'infiltrer dans les espaces entre les entre-deux, entre les genres, entre la science et l'art, entre la science et la fiction, terrien et extraterrestre à la fois. ■

CLAIRE GUILLOT

« Désidération (Anamanda Sin). Du désastre au désir : vers une autre mythologie du spatial », exposition au Monoprix, place Lamartine. Jusqu'au 26 septembre, de 10 heures à 19 h 30. « Desidera Nuncia », exposition à la Librairie du Palais, 10, rue du Plan-de-la-Cour. Jusqu'au 30 septembre, du lundi au dimanche 10 h 30-19 h 30. « Désidération (prologue) », éd. Textuel, 96 pages, 55 euros ; « Desidera Nuncia », Palais Books, 132 pages, 39 euros.

Les Rencontres d'Arles explorent les identités et leurs reflets

Le programme du festival met en avant les questions de genre et d'origine, et l'Afrique à travers des photographes émergents

PHOTOGRAPHIE

Les Rencontres d'Arles ont ouvert, dimanche 4 juillet, leur semaine professionnelle sous des seaux de pluie, mais en grande pompe, devant la ministre de la culture, pour un cru exceptionnel à bien des égards. C'est la première édition du nouveau directeur des Rencontres d'Arles, Christoph Wiesner, qui, après l'annulation de l'édition précédente, a préféré miser sur « la continuité plutôt que la rupture », et a conservé une dizaine d'expositions de son prédécesseur, Sam Stourdzé.

Face aux incertitudes de la situation sanitaire, le festival a aussi dû s'adapter et assurer ses arrières : avec 55 % de son budget financé par ses ressources pro-

pres, la manifestation consacrée à l'image fixe est particulièrement vulnérable aux aléas des variations de jauge. « Les collectivités publiques nous ont garanti que, en plus de leurs subventions habituelles, elles nous accompagneraient en cas de chute de la billetterie, ce qui nous a permis de lancer l'édition de façon plus sereine », souligne Aurélie de Lanlay, directrice adjointe de la manifestation. Le budget général a été revu à la baisse, à environ 6,5 millions d'euros, et le nombre des expos réduit à une trentaine.

Le festival a également lancé une application efficace et soignée, qui permet de se repérer dans les divers lieux d'exposition, de réserver sa place, de voir quelle exposition est fréquentée ou vide. « Nous voulions garder l'esprit libre

du festival, tout en assurant une visite sûre et agréable aux visiteurs », poursuit Aurélie de Lanlay. Nous avons finalement décidé de ne pas rendre la réservation obligatoire. Et le système informatique nous permet de réagir très rapidement en cas de baisse des jauges. » Il a aussi été décidé que les traditionnelles soirées au Théâtre antique ne seraient pas soumises au passe sanitaire – ce qui a entraîné la limitation du nombre de spectateurs à 999 personnes.

Regards corossifs

Malgré toutes ces contraintes, l'édition s'avère à la fois riche et cohérente : partant de la sélection établie par son prédécesseur, Christoph Wiesner semble avoir voulu prolonger et même accentuer la direction esquissée

en 2020, avec un festival d'abord ouvert aux sujets politiques et sociaux, explorant les questions brûlantes de l'identité. Sur ce thème, la plus réussie est sans aucun doute l'exposition « Masculinités », qui est présentée à la Mécanique générale, à la Fondation Luoma : un ensemble de regards d'artistes corossifs, mais aussi pleins d'humour, qui interrogent et remettent en cause les codes habituels de la virilité.

Toutes les expositions de ce lieu, entre les images d'archives de Sébastien Lifshitz et les travaux sensibles de la documentariste Clarisse Hahn sur les hommes qui tiennent le pavé du quartier de Barbès, à Paris, forment un bel ensemble où ce sont le corps et le statut de l'homme qui sont scrutés et analysés. D'autres exposi-

tions, comme la très touffue « Puisqu'il fallait tout repenser », consacrée à des artistes sud-américains, ou la promenade poético-cosmique de l'artiste Smith, font écho, sur un tout autre mode, aux questions d'identité.

L'édition 2021 a aussi ouvert sa porte à des travaux encore peu connus venus d'Afrique, ou en lien avec elle. À l'honneur dans l'église Sainte-Anne, la détonante « New Black Vanguard » passe en revue un groupe de photographes africains ou de la diaspora africaine, qui ont forgé de nouvelles images du corps noir, et qui ont conquis les pages des magazines de mode après des années d'invisibilité. Juste à côté, une petite exposition sur la révolution au Soudan montre de façon intime, à travers les travaux de très jeunes

photographes, le courage et l'inventivité des habitants qui ont fait tomber le pouvoir.

Pour imprimer sa marque, le nouveau directeur a tenu à mettre en avant l'émergence, en présentant les tout jeunes photographes concourant au prix Découverte Louis-Roederer dans une exposition bien pensée à l'église des Frères-Prêcheurs. Pour autant, le festival offre aussi des travaux historiques solides : tout particulièrement les œuvres douces-amères de la doyenne Sabine Weiss, mises à l'honneur dans la belle chapelle du Museon Arlaten, tout juste rénové. ■

CL. G.

Rencontres d'Arles. Jusqu'au 26 septembre. Réservation conseillée. Rencontres-arles.com